

M. Donatien Frémont, journaliste catholique français de l'Ouest canadien

Hélène Chaput, s.n.j.m., B.A., B.Éd., M.A.

Volume 37, 1970

La vie religieuse au Manitoba

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007278ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007278ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (imprimé)

1927-7067 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, H. (1970). M. Donatien Frémont, journaliste catholique français de l'Ouest canadien. *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 37, 95–110. <https://doi.org/10.7202/1007278ar>

M. Donatien Frémont, journaliste catholique français de l'Ouest canadien

Il y a quelques semaines, dans une interview qu'il accordait au Centre Catholique de Blackwood, New Jersey, M^{sr} Fulton Sheen, ancien directeur de la Propagation de la Foi, auteur universellement connu, et conférencier des plus populaires à la télévision, exprimait à un interlocuteur un doute assez étrange: « Il y a des moments, dit-il, où je me demande s'il est opportun d'avoir une presse catholique »... Après quoi, brossant en quelques traits l'histoire de la presse catholique en Amérique, il montrait comment, pendant longtemps, cette presse avait été la seule à fournir aux catholiques et au public en général les nouvelles religieuses — la grande presse, elle, s'en désintéressant totalement. Mais depuis quelque dix ans, la situation a changé: la grande presse, soit parce qu'elle devint consciente de l'importance pour ses lecteurs de l'information religieuse, soit parce qu'elle y vit un avantage quelconque, se mit à recueillir — plus ou moins objectivement peut-être, plus ou moins régulièrement aussi — les faits religieux de par le monde.

Étant mieux équipée, la grande presse s'adresse à un plus vaste public et rejoint d'ordinaire ses lecteurs plus tôt que ne peuvent le faire les journaux indépendants ou catholiques. Aussi, se voyant damer le pion dans leur propre jeu par la grande presse, plusieurs journaux catholiques, pour retenir un public qui leur échappait, ont choisi de critiquer l'Église, de monter en épingle les moindres désordres, les multiples contestations, les oppositions de tous genres qui éclatent ici ou là. Sous prétexte d'information, ils en viennent à défigurer la réalité en insistant trop sur le sensationnel, l'anormal ou le mal — laissant souvent dans l'ombre ou dans l'oubli des fidélités admirables, des valeurs toujours actuelles. Sans doute oublient-ils que la vérité est complexe et qu'elle n'a droit à ce nom que si elle est présentée dans sa totalité. Une information qui ne révèle que le côté sensationnel d'une nouvelle risque de fausser chez le lecteur le sens de l'évaluation et de l'empêcher de découvrir la signification profonde de l'événement. Bref, les journaux catholiques qui agissent ainsi ne jouent-ils pas le rôle de faux prophètes et de faux bergers dispersant le troupeau des fidèles plutôt qu'ils ne les guident ¹ ?

¹ Guy DE BRETAGNE, « M^{sr} Sheen et la presse catholique », *La Liberté*, 1^{er} avril 1970.

Les journaux catholiques de fait ou de nom n'en sont pas tous rendus là sans doute; mais qu'un M^{re} Sheen s'interroge sur l'opportunité d'une presse catholique, cela doit laisser songeurs ceux qui en sont chargés ou qui y collaborent. Cependant cela rend en quelque sorte plus facile et plus agréable de jeter un regard sur la presse catholique d'hier, sur ces décennies où elle s'est maintenue, parfois à coups de sacrifices héroïques, dispensant seule les nouvelles religieuses, et contribuant par le fait même à alimenter la vie catholique. C'est une tranche de cette histoire de la presse catholique à ses heures à la fois les plus difficiles et les plus glorieuses que nous voulons évoquer aujourd'hui.

Quand, en 1960, je demandai à M. Frémont son assentiment du sujet de thèse que je me proposais de soumettre à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal: « Donatien Frémont, journaliste de l'Ouest canadien », il me répondit: « Surtout, ne me séparez pas de l'Ouest canadien ! » L'aurais-je voulu que j'aurais trouvé impossible de séparer de l'Ouest canadien ce Français qui vint s'y établir en 1906 et qui en épousa tous les intérêts et toutes les causes, qui y dépensa la meilleure partie de sa vie et qui garda toujours pour l'Ouest canadien une nostalgie et une sympathie aussi évidentes que sincères. Le voudrait-on, il serait aussi impossible de séparer son œuvre de journaliste du fait catholique dans l'Ouest: c'est donc un peu l'histoire de la presse catholique chez nous que je veux faire revivre en vous présentant « M. Donatien Frémont, journaliste catholique français de l'Ouest canadien ».

Né à Erbray, près de Châteaubriant, dans le département de la Loire-Atlantique, en 1881, Donatien Frémont commence au Collège de Chauvé ses études classiques qu'il termine au petit Séminaire de Notre-Dame-des-Couëts, à Nantes. Vu sa santé débile, il s'est vu forcé, à plusieurs reprises, d'interrompre ses études. Mais ses maîtres et ses condisciples gardent « de lui le souvenir d'un élève brillant et d'un excellent compagnon de classe² ». Trois traits des plus significatifs révèlent déjà sa personnalité et font présager son avenir: un penchant inné pour l'histoire, un goût marqué pour la littérature et un vif désir d'exercer une action patriotique. Il rêve de devenir écrivain et membre de l'Académie française! Aussi assume-t-il avec enthousiasme la direction d'un journal clandestin que lancent un jour les philosophes de son Collège. Avec eux, à l'heure où s'amorcellent au ciel de France les sombres nuages de la persécution religieuse, il ne rêve que d'action patriotique, de résistance héroïque. Il croit trouver dans *La Patrie française* de Jules Lemaître un mouvement qui canaliserà ses ardeurs patriotiques: cette ligue ne préconise-t-elle pas « l'expansion de la pensée française aux colonies et à l'étranger³ » ?

² ANONYME, « Les Nantais au Canada », *Ouest-France*, Rennes, 11 juillet 1950.

³ Robert RUMILLY, *Chefs de file*, éd. du Zodiaque, Montréal, 1934, p. 115.

Frémont n'a pas vingt ans qu'il collabore déjà à des feuilles régionales, entre autres à l'*Express de l'Ouest*, un quotidien de Nantes. Mais sa santé est de plus en plus précaire... Le médecin lui conseille « comme unique planche de salut de renoncer à tout travail intellectuel⁴ », et de chercher, pour sa santé fragile, un climat sain comme celui du Canada. A l'instigation de l'abbé Jean Gaire, apôtre dévoué de la colonisation dans l'Ouest canadien, M. Frémont décide, en 1904, d'émigrer en ce lointain pays où, d'ailleurs, de nombreux compatriotes l'ont précédé, et où, il n'en doute pas un instant, tout lui sera fraternel. Ce n'est donc point, comme l'affirme M. Gérard Tougas dans son *Histoire de la littérature canadienne-française* « en raison du climat anticlérical qui régnait alors en France qu'il songea à s'expatrier⁵ »...

Débarqué à Montréal, M. Frémont y passera environ deux ans. Il est heureux de retrouver en terre canadienne des mouvements patriotiques et nationalistes aux idées très voisines de celles qu'il avait servies en France. Cette ambiance familière le met tout de suite à son aise: dès lors il est citoyen canadien de cœur et d'âme, son assimilation au Canada sera aussi profonde que rapide et authentique.

En 1906, des amis l'invitent à les suivre en Saskatchewan pour y prendre comme eux, un homestead. L'aventure lui sourit: il s'y engage résolument. Il débute dans son métier de colon-défricheur à dix-huit milles au nord de Prince Albert. C'est une région encore à peine ouverte à la colonisation, loin de toute civilisation: comment s'y adaptera ce citoyen, cet intellectuel si désireux d'action nationale? Il reconnut bientôt que, si la vie au grand air contribuait à améliorer considérablement sa santé, le métier de défricheur n'était pas son fait. Une sorte de fièvre cérébrale lui faisait échafauder des projets de récits d'aventures, d'essais dramatiques, d'articles de journaux qui, bien malgré lui, s'effondraient avant de devenir réalités — les exigences de la vie matérielle ne lui permettant pas de réaliser ses rêves d'écrivain. Il fallut, pour donner une nouvelle direction à sa vie, un événement lourd de conséquences pour le monde entier: la première Grande Guerre. Elle marqua tout de suite un temps d'arrêt dans l'essor de la petite colonie, car la plupart des Français qui s'y trouvaient furent appelés à servir sous les armes outre-mer. Réformé pour le service actif, M. Frémont choisit comme tâche, pour accomplir sa part de l'effort de guerre, de collaborer aux journaux de l'Ouest. A plusieurs reprises auparavant, il avait donné au *Patriote de l'Ouest* — hebdomadaire publié d'abord à Duck Lake, puis à Prince Albert — ainsi qu'au *Courrier de l'Ouest* d'Edmonton, quelques articles sur divers sujets. En 1915, c'est

⁴ M. LAPORTE, « Chez M. Donatien Frémont », *Le Monde Collégial*, février 1938.

⁵ Gérard TOUGAS, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, 1960, p. 242.

régulièrement que paraît en tête de chaque numéro un article signé « Un Français de l'Ouest » : il commente d'ordinaire les nouvelles de la guerre. Au printemps de 1916, le *Courrier de l'Ouest*, organe du parti libéral, tombait avec ce parti — et notre journaliste perdait sa tribune en Alberta.

Mais par une coïncidence assez curieuse, le jour même où il doit conclure les arrangements pour son départ dans l'Est, lui arrive une invitation pressante de collaborer au *Patriote de l'Ouest* : le révérend père Auclair, o.m.i., rédacteur en chef, sollicite ses services pour un travail régulier au bureau du journal. C'est une occasion aussi belle qu'inattendue d'entrer officiellement dans cette profession du journalisme qui l'attire depuis toujours. Le premier mai 1916, le voilà donc au *Patriote* ; il y demeurera sept ans. Ses attributions comporteront un peu de tout le travail que requiert la publication et l'expédition d'un journal : rédaction et révision d'articles, composition à la linotype, mise en pages, coup de main aux hommes de l'atelier pour le tirage et l'envoi du journal — bref, c'est un apprentissage en règle du métier. M. Frémont s'en tire si bien que le père Auclair, devant accompagner son évêque, M^{sr} Pascal, en tournée épiscopale, n'hésite pas à lui confier durant plus de six mois, l'entière responsabilité du journal.

Au mois d'août 1916, en plus de celles de journaliste, il assume les fonctions de chef du Secrétariat de l'Association catholique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan, fonctions qu'il exercera pendant sept ans et qui seront d'ailleurs liées intimement à son travail journalistique. C'est dire qu'il se trouve placé à l'avant-garde de la vaillante minorité française et catholique pour qui les luttes scolaires vont commencer. Sentinelle toujours aux aguets, il signalera les dangers menaçant les nôtres, il stimulera leur action, il les encouragera à l'attaque, il leur suggérera des tactiques de défense. Aussi *Le Patriote* se mérite-t-il, à l'occasion de son dixième anniversaire, cet éloge du *Droit* : « *Le Patriote de l'Ouest* est un journal vivant, qui se lit d'un bout à l'autre avec intérêt et fruit. C'est le vrai type du journal catholique et du bon journal ⁶. » De son côté, *La Liberté* par la plume d'Hector Héroux, son rédacteur, s'exprime ainsi : « *Le Patriote* nous est un modèle, mais il nous est aussi [...] un magnifique et irréfutable argument de l'impérieuse nécessité de la presse catholique et française au Canada ⁷. » L'année suivante c'est Omer Héroux, du *Devoir*, qui écrit : « *Le Patriote de l'Ouest* est vraiment la voix des Franco-Canadiens de la Saskatchewan. C'est lui qui transmet les mots d'ordre, maintient le contact entre les diverses associations et les groupes dispersés sur un

⁶ ANONYME, « Sympathiques appréciations », *Le Patriote de l'Ouest*, 31 mars 1920.

⁷ *Ibid.*

si vaste territoire. La cause catholique n'a pas de meilleur soldat. A ce soldat nous souhaitons de voir chaque jour s'accroître la force de ses armes et son champ d'action ⁸. » — En attendant que se réalisent ces bons vœux, le vaillant hebdomadaire — dont le père Auclair et M. Frémont se partagent toujours la responsabilité — va son petit train de vie, ce qui dans l'Ouest veut dire qu'il affronte toujours de nouvelles luttes, qu'il offre sans cesse d'héroïques résistances, qu'il reste le porte-parole des chefs religieux et nationaux, envers et contre tous... mais à quel prix !

En mai 1923, le journal est « en face d'une situation financière telle que les directeurs [...] se voient dans l'impossibilité d'assurer un traitement viable à ses rédacteurs ⁹ ». Le père Auclair se voit forcé d'accepter le départ de M. Frémont et de son épouse, née Annette St-Amant, qui assume depuis cinq ans au *Patriote* la responsabilité de la *Page du Foyer*. Il déplore la perte de ces deux collaborateurs « dont il n'a pas à faire l'éloge devant les lecteurs du journal. Leurs articles, toujours si justes et si intéressants, écrit-il le 6 juin 1923, les placent au rang d'honneur parmi les meilleurs écrivains catholiques du pays... Ils se sont dévoués corps et âme à l'œuvre du journal, ils ont fait un grand bien par leurs écrits, et ils méritent notre parfaite reconnaissance ¹⁰. »

Mais la perte que font les Franco-Canadiens de la Saskatchewan est un gain pour ceux du Manitoba. L'archevêque de Saint-Boniface cherche un rédacteur pour son hebdomadaire français, *La Liberté*. En effet, M. Hector Héroux, son directeur depuis 1913 — date de sa fondation — vient de passer au *Nouvelliste* de Trois-Rivières. Après son départ, et durant quelques mois, *La Liberté* est publiée « en collaboration »... Cet anonymat cache plus de bonne volonté que de compétence; la situation ne peut durer ! Aussi M^{sr} Béliveau s'estime-t-il heureux de voir M. Frémont accepter la responsabilité de la rédaction de son journal.

Sans tarder, dès juillet 1923, M. Frémont se met à la tâche de rénover l'hebdomadaire franco-manitobain afin de le rendre plus attrayant et plus pratique. Il y crée de nouvelles rubriques, y reproduit des extraits de grands journaux de l'extérieur, y fait paraître des chroniques variées venant des mouvements divers dans la province, accorde une colonne aux agriculteurs tandis que la *Page féminine* renaît sous la direction intelligente de M^{me} Frémont. On félicite à l'envie le nouveau rédacteur de ce « journal admirablement bien informé

⁸ ANONYME, « Appréciation », *Le Patriote de l'Ouest*, 23 mars 1921.

⁹ A.-F. AUCLAIR, « Un recommencement », *Le Patriote de l'Ouest*, 6 juin 1923.

¹⁰ *Ibid.*

[et qui] surpasse tout ce qu'on a fait jusqu'ici, au Canada, dans la presse hebdomadaire¹¹ », écrit un lecteur de l'Est. Un autre dit semblablement: « *La Liberté* donne dans chaque numéro un résumé complet et suffisamment détaillé des événements de la semaine. Les grandes questions nationales, politiques, religieuses et économiques y sont traitées par des publicistes compétents¹² . . . »

La Liberté avait été fondée en 1913 sous le patronage de M^{re} A. Langevin. Le « grand blessé de l'Ouest », après avoir doté son diocèse de journaux catholiques, allemands, polonais et ukrainiens, voulut donner aux Franco-Manitobains un journal libre de toute allégeance politique et capable, par suite de cette indépendance, de parer les coups, de quelque côté qu'ils vinssent. Vingt ans plus tard, en mai 1933, M. Frémont remarquait à ce sujet: « Lancer un journal catholique et français, libre de toute attache politique, dans une province qui n'avait connu depuis quarante ans que des feuilles inféodées à l'un ou l'autre parti, c'était une entreprise difficile, qui demandait du courage et de la persévérance [. . .] Grâce aux efforts d'un petit nombre d'amis dévoués et à la sympathie de tous, l'œuvre s'est maintenue tant bien que mal. [Elle] n'a pas réussi à faire reconquérir le terrain perdu; mais avec les autres journaux catholiques, elle a maintenu la question devant le public; un grand travail de défense et d'organisation s'est accompli parmi nous, et là aussi, le journal a eu un rôle à remplir¹³. » Et M. Frémont terminait cette « Note de la semaine » par ces mots où s'affirmait sa volonté de continuer encore et toujours la lutte: « Aujourd'hui comme il y a vingt ans, une presse catholique et indépendante est indispensable au Manitoba. Ceux qui ont des yeux pour voir et une intelligence pour comprendre estiment même que sa nécessité s'impose plus que jamais¹⁴. » La même semaine, Omer Héroux écrivait dans *Le Devoir*: « *La Liberté* depuis vingt ans est restée fidèle à son objectif premier: la défense des intérêts catholiques et français dans l'Ouest [. . .] Mesurer les services qu'elle a rendus à la minorité franco-manitobaine est chose impossible. Sans elle, comment celle-ci aurait-elle maintenu son unité d'action? Comment aurait-elle pu organiser des œuvres de défense? Comment aurait-elle pu faire connaître au dehors ses travaux et ses luttes? — On ne saura probablement jamais l'importance du rôle joué dans la défense de la vie catholique et française de l'Ouest par des journaux comme *La Liberté*, *Le Patriote*, *La Survivance*. Mais il suffirait pour le deviner de voir l'intérêt passionné que portent à

¹¹ ANONYME, « Ce que pensent nos lecteurs de leur journal », *La Liberté*, 24 décembre 1923.

¹² *Ibid.*

¹³ D. FRÉMONT, « Notes de la semaine. Il y a vingt ans », *La Liberté*, 17 mai 1933.

¹⁴ *Ibid.*

leur presse les hommes qui sont là-bas les plus ardents, les plus dévoués champions de la minorité ¹⁵. »

Cet intérêt de M. Frémont pour son journal et les causes qu'il défend, rien en effet ne l'altère: ni la malheureuse faillite, en 1925, de la Compagnie West Canada Publishing, financièrement responsable de la publication de *La Liberté*; ni la perte de son épouse bien-aimée en 1928; ni la longue crise économique des années '30; ni les péripéties d'une vive polémique au sujet de Constantin-Weyer et de son prix Goncourt; ni les attaques de politiciens qui ne lui pardonnent pas d'être « un Gibraltar » quand il s'agit de défendre ou de réclamer nos droits; ni les menées subversives de nos ennemis qui semblent s'être juré de lasser notre patience. Mais vient la Seconde Guerre mondiale: les difficultés de tous genres se multiplient, affectant de nombreux périodiques. En octobre 1940, la fusion de *La Liberté* et du *Patriote* est décidée. Ainsi que l'explique M. Frémont dans son éditorial du 23 avril 1941, « depuis de longues années elle [cette fusion] était à l'étude et les chefs des deux provinces, après mûre réflexion, l'envisageaient comme une solution désirable. Ainsi que l'attestent les documents publiés dans ce numéro, les autorités épiscopales de la Saskatchewan donnent leur haute approbation au changement. Elles ne font d'ailleurs que se conformer aux directives du Vatican, qui recommandent de favoriser la fusion des journaux catholiques partout où il peut y avoir avantage à le faire ¹⁶. » Vingt ans plus tard, lors des fêtes du cinquantième du *Patriote* à Duck Lake, il rappellera que c'était « avec l'appui unanime des autorités oblates, des évêques, des Associations et du personnel ¹⁷ » que cet accord s'était fait.

C'est à dessein que j'ai rapproché ces deux dernières citations: chacun aura remarqué la référence qu'y fait M. Frémont aux autorités épiscopales et même aux directives du Vatican. Avant de le suivre plus loin dans sa carrière — car peu après la fusion des deux hebdomadaires il quittera Winnipeg pour Ottawa — arrêtons-nous pour voir brièvement comment s'est révélé jusqu'ici le journaliste catholique chez lui. Je dis bien « brièvement », car relever et analyser tous les gestes posés par M. Frémont, tous les articles qui lui méritent ce titre demanderait bien toute une autre thèse. Je n'indiquerai donc que quelques aspects des plus révélateurs de son attachement à l'Église.

Tout d'abord sa fidélité à porter à la connaissance de ses lecteurs les nouvelles religieuses, à publier les encycliques des papes, les lettres

¹⁵ Omer HÉROUX, « Vingt ans », *Le Devoir* (reproduit dans *La Liberté*), 7 juin 1933.

¹⁶ D. FRÉMONT, « La Liberté et le Patriote », *La Liberté et le Patriote*, 23 avril 1941.

¹⁷ ANONYME, « Fête à Duck Lake », *La Liberté et le Patriote*, 25 novembre 1960.

pastorales des évêques, les mots d'ordre des chefs spirituels, à souligner leurs gestes, à appuyer leurs directives. Relevons un peu au hasard à l'appui de cette affirmation quelques-uns de ses articles: « La famille et le mariage chrétien », à propos d'une lettre de M^{sr} Pascal: « Dans la vérité et la charité », et « Paroles de chef religieux et national », à l'occasion du sacre de M^{sr} Béliveau et de son premier mandement à ses diocésains; en 1918: — « La parole du Pape (Benoît XV) », puis en janvier 1922, « Mort de Sa Sainteté Benoît XV », — « Autour du Conclave »... « Vive le Pape Pie XI ». Au fil des années notons encore, sans les commenter, les titres suivants:

- M^{sr} Prud'homme, évêque de Prince Albert et Saskatoon
- Sa Grandeur M^{sr} A. A. Sinnott
- La visite de M^{sr} Cassulo. — Son Exc. M^{sr} Villeneuve
- Une encyclique qui fait parler
- Décès du cardinal Rouleau — Maladie de M^{sr} Béliveau
- Décès de M^{sr} Matthieu, évêque de Gravelbourg
- Le Cardinal Villeneuve en France
- « Pater meus agricola » (arrivée de M^{sr} Yelle)
- M^{sr} E. Yelle, p.ss. — Le sacre de M^{sr} Yelle
- Notre population manitobaine et l'émigration de nos jeunes laïques (d'après un discours de M^{sr} Yelle)
- L'épiscopat et le problème rural
- Le mot de l'archevêque (au congrès des instituteurs).
Et lors du Congrès de la langue française à Québec en 1937, où il fut question de séparatisme:
- Discours de M^{sr} Yelle. — Impressions du Congrès
- L'avenir des minorités au Canada — Retour de Québec: M^{sr} Yelle, M^{sr} Roy, abbé Groulx et séparatisme... Et nous pourrions continuer !

Que d'événements ayant trait à la religion ou à l'honneur des catholiques M. Frémont se plaît à souligner: c'est la naissance du Collège Saint-Paul, ou un projet de monument à l'abbé Darveau, martyr du Manitoba; ou encore l'éloge fait de l'œuvre des Oblats par l'Académie française, les succès remportés par le Collège Saint-Boniface, le cinquantenaire de l'arrivée des Jésuites au Manitoba, d'heureux événements pour l'une ou l'autre paroisse, pour l'une ou l'autre communauté religieuse — rien de ce qui touche à la vie religieuse de l'Ouest ne lui reste étranger.

Parfois ce sont des événements banals en apparence qu'il relève en faisant remarquer à ses lecteurs comment un catholique doit les apprécier. Ainsi à la veille, ou au lendemain, de chaque congrès de

l'Association d'Éducation, ou de l'Association des Instituteurs de Langue française, il rappelle le lien qui unit langue et foi dans l'Ouest. Qu'il mette en lumière la lutte des Franco-Ontariens contre l'inique Règlement XVII, qu'il analyse le cas Anderson en Saskatchewan, celui de Willoughby, ou l'affaire Éthier à Regina, qu'il explique la question des écoles au Manitoba et dénonce le Règlement Laurier-Greenway et ses suites, qu'il se penche sur l'action politique de Sir Redmond Roblin, de M. Norris, ou d'autres, dans un article, un éditorial ou une simple « Note de la semaine », M. Frémont trouve toujours moyen de situer l'événement dans l'optique catholique. Car, disait-il finement, « l'apostolat peut se nicher partout ».

Il n'a d'ailleurs ni à nier ni à cacher son métier de journaliste catholique. C'est à une œuvre de presse franchement catholique qu'il s'est donné tant au *Patriote* qu'à *La Liberté*. C'est à la demande du père Auclair, ou à celle de M^{sr} Béliveau qu'il a répondu — et non sans savoir que dans l'une comme dans l'autre province c'est la cause des minorités françaises et catholiques qu'il épouse. Il n'est pas sans s'être posé la question « Qu'est-ce qu'un journal catholique ? » A quoi il a répondu : « Pour mériter ce beau nom, il ne suffit pas que les directeurs et les rédacteurs soient des catholiques; que le journal publie les encyclopédies des papes et les lettres des évêques — des portraits d'évêques et de personnalités religieuses. Non. *Il faut*: que le journal soit indépendant de tout parti politique; que le journal ait l'esprit catholique pour travailler à la défense de la religion, au bien-être de l'Église et de la patrie. Telles sont les *deux conditions* exigées par le pape Pie X, dans sa lettre à M^{sr} Bégin, après la fondation de *L'Action sociale* devenue *L'Action catholique*¹⁸. » Et nous croyons que M. Frémont pouvait en toute simplicité reconnaître que son journal rencontrait ces deux conditions exigées par le pape.

En plus d'avoir accepté la direction de *La Liberté* à la demande de M^{sr} Béliveau, il s'entoure de collaborateurs foncièrement catholiques, parfois eux-mêmes membres du clergé ou de l'épiscopat. M^{sr} Béliveau, sous divers pseudonymes, puis comme « Pertinax », signe de nombreux articles et éditoriaux dans *La Liberté*. Le curé J. N. Jutras, de Letellier, est longtemps responsable d'un courrier agricole où il prêche l'attachement au sol et la culture mixte pour le plus grand bien des groupes canadiens-français. Collabore aussi à cette page agricole l'agronome Villeneuve; M^{sr} Béliveau et M. Frémont commentent ou ajoutent à ses articles, convaincus qu'ils sont tous deux qu'il y va de l'avenir et de la prospérité des nôtres de s'enraciner dans les centres ruraux, de consolider la cellule qu'est la paroisse, abrités à l'ombre d'un clocher.

¹⁸ D. FRÉMONT, « Qu'est-ce qu'un journal catholique ? », *La Liberté*, 14 mars 1934.

M. Frémont ouvre aussi volontiers les colonnes de son journal à des collaborateurs d'occasion: Noël Bernier, le R.P. Alfred Bernier, Pauline et Arthur Boutal, Jacqueline des Érables (M^{me} Alice Raymond), M^{me} H. Royal, Harry Bernard (qui signe « l'Illettré »), Marius Benoist, A. de Margerie et Raymond Denis, de l'A.C.F.C. de la Saskatchewan, à Louis-Ph. Gagnon, à d'autres encore. Paule Saint-Amant, mieux connue comme Mère-Grand, est responsable du *Coin des Enfants* et de la *Page féminine*, depuis la mort de M^{me} Frémont.

Dans cette dernière page, on pouvait habituellement trouver, outre de nombreuses nouvelles religieuses ou à portée morale, l'évangile, voire l'épître du dimanche suivant, et le calendrier des saints de la semaine à venir. Si bien que certains esprits malicieux pouvaient reprendre la joyeuse boutade attribuée à M. Marius Benoist: « *La Liberté*, elle pourrait me servir de missel ! »

Cette insistance de M. Frémont à servir ouvertement l'Église catholique et à se faire le porte-parole de ses chefs s'explique, je pense, d'abord par le fait que *La Liberté* comme *Le Patriote* sont des journaux qui se veulent franchement catholiques; aussi, parce que, dans l'un comme dans l'autre cas, ce sont des autorités religieuses qui ont fondé ces périodiques ou qui les dirigent. Si on y a invité M. Frémont comme rédacteur adjoint ou rédacteur en chef, c'est qu'on le croit dédié déjà aux causes que défend le journal. Enfin, j'en suis persuadée par tout ce que j'ai lu de M. Frémont, c'est qu'il est convaincu que la langue est gardienne de la foi.

Cet axiome, qui n'y a cru, et pendant longtemps, tant au Québec que dans l'Ouest canadien? Benoît XV lui-même n'avait-il pas écrit à M^{sr} Latulippe, lors des luttes des Franco-Ontariens: « Dites à vos Canadiens-français de conserver leur langue; c'est une des meilleures sauvegardes de leur foi »? Et qu'on lise M^{sr} Langevin, M^{sr} Béliveau, M^{sr} Yelle, ou le Cardinal Villeneuve, M^{sr} Ls-Ad. Pâquet, M^{sr} Camille Roy ou le chanoine Groulx, tous abondent dans le même sens. Ce n'est ni le lieu ni le temps de discuter si c'est à tort ou à raison qu'on a ainsi considéré « la langue comme gardienne de la foi. Dans un siècle qui tend à tout laïciser, voire à tout désacraliser, il était inévitable qu'on en vienne à séparer comme deux valeurs indépendantes l'une de l'autre la culture française et la foi catholique. »

Mais du temps de M. Frémont, c'était impensable: semblable pensée était presque sacrilège. Toujours est-il qu'à peu près jamais il ne sépare l'une de l'autre ces deux expressions, et que s'il n'emploie pas côte à côte « canadien-français et catholique », c'est qu'il entend l'une comme synonyme de l'autre. De même pour lui tout mouvement, toute démarche qui favorise le français dans l'Ouest — que ce soit l'école, la chanson, la lecture, la presse, la radio, l'une ou l'autre Association — soutient en même temps la religion. Sur ce sujet, on pourrait le

citer durant des heures ! Et pour lui faire grief d'avoir agi ainsi, il faudrait oublier la réalité historique vécue dans l'Ouest de 1890 à 1950 peut-être. Si nous n'avons pas regagné tout le terrain perdu, il faut admettre qu'une heureuse évolution des mentalités a fait naître et grandir plus de compréhension et de tolérance entre les diverses ethnies, de même qu'entre les différentes religions. Cela suffira-t-il à assurer la sauvegarde de la langue et de la foi au Canada ? La sociologie en doute... l'histoire le dira !

Un autre aspect de l'œuvre de M. Frémont qui n'est pas sans surprendre quelque peu, c'est celui du critique littéraire. Sous les pseudonymes « Le Liseur » ou « Le Critique », ou encore dans une colonne « Livres à lire » il propose régulièrement à ses lecteurs des titres ou des auteurs nouveaux. Or, de 1916 à 1941, date à laquelle il quitte le Manitoba, je n'ai relevé que trois œuvres d'écrivains français : une de Louis Hémon, une de G. Goyau et la troisième de P. Loti. Il est vrai qu'il en sera autrement quand il sera au journal *Le Canada*, de 1946 à 1952. Mais au *Patriote* et à *La Liberté* ce sont des livres et des auteurs canadiens, voire manitobains, qu'il recommande à ses lecteurs ; et je cite, sans ordre aucun : M^{sr} C. Roy, l'abbé Albert Tessier, Michelle Le Normand, Grignon, Gérin-Lajoie, G. Bugnet, le juge L. A. Prud'homme, Barbeau, Léo-Paul Desrosiers, Harry Bernard, Robert Rumilly, J.-Ch. Harvey, l'abbé Groulx, M.-Claire Daveluy, le R.P. Archambault, le R.P. Dugré, Jean Bruchési, Victor Forbin, Laure Conan, Sir Joseph Dubuc, le R.P. Lecompte, J.-Ad. Sabourin, Ernest Cyr, de Trémaudan, Louvigny de Montigny, M^{sr} Pâquet, Henri d'Arles, F. Gaudet, J. Fournier, Léon Lorrain, Noël Bernier, Robert de Roquebrune, etc. Par ailleurs, aussi, tous les livres du R.P. Morice, de M^{sr} Grouard et d'autres, portant sur l'œuvre missionnaire des Oblats dans l'Ouest ; plusieurs aussi sur les martyrs canadiens et l'Église des premiers temps de la colonie.

En tout ceci « Le Critique » s'inscrit bien dans la ligne qui, selon Clément Moisan, marque la littérature canadienne-française : « Le mot *fidélité* dit-il, peut à juste titre caractériser les romans du début du siècle... [Ce] terme [...] désigne l'attachement à un certain visage, réel ou imaginaire, du Canada, à une certaine image naturelle ou mythique du pays, à des traditions apportées de la mère-patrie, à une forme d'enracinement qui ne va pas sans déchirement quant à l'espace et quant au temps. Canadiens par le cœur, les écrivains se sentent exilés par l'esprit. D'où cette nostalgie du passé qui se manifeste par un refus, une ignorance, voire un certain mépris de la réalité présente... (De 1930 à 1945) au Canada français c'est l'apogée du roman de la fidélité, du retour aux sources et aux traditions¹⁹. » Il s'inscrit bien

¹⁹ Clément MOISAN, *L'âge de la littérature canadienne*, éd. HMH, Montréal, 1969, p. 25 et 27.

aussi dans ce groupe des critiques régionalistes qui, comme le note encore Moisan, tenait « compte des difficultés de la littérature et des problèmes inhérents à sa condition marginale et coloniale²⁰ ». Au nom de l'enracinement et par souci de la survie du groupe franco-manitobain, M. Frémont croit de son devoir de faire connaître et apprécier les écrivains et les œuvres qui appuient les thèses nationales et religieuses qu'il soutient. Voilà comment s'explique son insistance à présenter à ses lecteurs presque exclusivement des auteurs canadiens et catholiques.

Y eut-il dialogue entre le journaliste et ses lecteurs, ou si, de sa tribune, sa voix resta sans écho ? Sans doute la contestation, l'agressivité et même le dialogue n'étaient pas à la mode comme aujourd'hui. Mais M. Frémont connut d'assez vives polémiques au cours de sa carrière journalistique. Il acceptait d'être à l'écoute de son public dans sa *Tribune libre* ou dans sa colonne : *Ce que disent nos lecteurs*. Au *Patriote de l'Ouest* il ne croisa le fer qu'avec des interlocuteurs retranchés derrière de solides barricades, et toujours au sujet des affaires scolaires. A *La Liberté*, certaines des polémiques de M. Frémont sont restées dans la mémoire de ceux qui en ont été témoins — et pour n'en citer que quelques-unes : celle avec Louis-Ph. Gagnon au sujet de la part prise par le journal dans la défaite du parti libéral en 1927 ; celle, beaucoup plus considérable, qu'il engagea avec plusieurs journalistes de l'Est, lors du Congrès de la langue française à Québec en 1937, au sujet du séparatisme ; une autre, en 1940, avec un certain *Julius*, de Winnipeg, qui tentait de prouver que « le Canada ne doit rien à la France » ; mais la plus classique de toutes, et qui franchit même les mers, fut son attaque du personnage et de l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer, couronné par l'Académie Goncourt en 1928.

Cette dernière sera si vive, si étendue, si importante qu'à la suggestion de ses amis, M. Frémont jugera bon d'en publier la substance en un livre qu'il intitulera *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*. Sans nier le talent descriptif du trop célèbre auteur, M. Frémont regrette qu'en passant à travers le prisme de sa personnalité, l'image qu'il donne de l'Ouest arrive aux lecteurs « singulièrement déformée et outrageusement tendancieuse²¹ ». Il lui reproche d'avoir abordé l'histoire de l'Ouest avec une rare désinvolture et sans l'avoir jamais étudiée, de laisser percer à tout instant ses déboires et ses rancunes personnelles contre les Métis et les Bretons de Saint-Claude, de s'abandonner « sans mesure à ses instincts scatologiques », de se complaire à des scènes de débauche dont la vulgarité et la platitude [...] trahissent un parti-pris évident de blesser la délicatesse du lecteur le moins prude, de forcer l'attention

²⁰ *Ibid.*, p. 87.

²¹ D. FRÉMONT, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*, éd. La Liberté, Winnipeg, 1932, p. 41.

par le scandale²². Bref, il décèle en lui « un parfait voltairien », à « l'anticléricalisme sournois » qui s'est plu à lancer les brocards les plus odieux et à répandre les calomnies les plus basses sur le compte de missionnaires et d'évêques très vénérés dans l'Ouest canadien.

L'attaque de M. Frémont provoque toute une série de réactions: c'est d'abord *Paris-Canada*, de *France*, et la *Revue Populaire*, du Québec, qui se portent à la défense de l'auteur malmené; peu après, l'un des correspondants du journal *Le Canada* fait de même et accuse le rédacteur de *La Liberté* d'avoir agi par pure jalousie. Robert Rumilly, du *Petit Journal*, pèse le pour et le contre de cette querelle littéraire, tandis que *La Survivance*, d'Edmonton, *Le Patriote de l'Ouest*, *Les Cloches de Saint-Boniface*, le *Free Press*, la *Winnipeg Tribune*, *The Gazette*, *Le Droit*, *La Revue de l'Université d'Ottawa*, *Le Progrès du Saguenay*, *Le Canada*, *Le Travailleur*, de Worchester, *La Presse*, *La Parole*, *La Revue moderne* et *Études*, de Paris, expriment l'opinion que c'est là une œuvre vengeresse qui s'imposait, une mise au point très ferme et très documentée qui s'avérait nécessaire.

D'autres voix s'élèvent encore à l'appui de la sienne: c'est Roger Goulet et un comité de Métis qui protestent contre la façon odieuse dont ceux-ci sont traités par Constantin-Weyer; ils obtiennent même que ses livres soient retirés de la librairie française de Winnipeg. Puis c'est un échevin de cette même ville qui dénonce l'un des ouvrages du romancier trouvé à la bibliothèque municipale, et blâme le bibliothécaire d'avoir introduit cette ordure sur ses rayons. C'est le professeur W. L. Morton qui, dans son livre *Manitoba, a History*, sait gré à M. Frémont d'avoir attiré l'attention du public sur les écrits diffamatoires « du Prix Goncourt ». Olivar Asselin se fait l'un des plus énergiques défenseurs de M. Frémont au cours de cette polémique. Il termine un solide article sur le sujet en disant que c'est là « une pièce d'histoire littéraire de premier ordre, et, pour ce qui est de l'insurrection métisse, un courageux essai de critique historique²³ ».

A certains jours, toutefois, les Métis ne seront pas d'accord avec lui au sujet de Riel ou de l'histoire du Manitoba — ce qui vaudra au journaliste des ripostes vigoureuses de la part de M. Guillaume Charrette, entre autres.

M. Frémont devait connaître une dernière polémique durant le stage qu'il fait à Ottawa de 1941 à 1947, comme rédacteur à la *Commission de l'Information en temps de guerre*. Le 1^{er} mars 1941 commence à paraître, sous les auspices de cette *Commission*, une feuille bi-men-

²² *Ibid.*, p. 59-60.

²³ Olivar ASSELIN, « Sur le Ranch de Constantin-Weyer », *Le Canada*, 24 mars 1932.

suelle intitulée *Nouvelles catholiques*. Comme le nom du rédacteur n'y figure pas, que nul pseudonyme même ne peut faire soupçonner son identité, d'aucuns s'étonnent et l'attribuent à un « clergyman », à un papiste quelconque en mal de prosélytisme. Une assez violente controverse s'ensuit: on accuse le parti libéral de dilapider les fonds publics; certains protestants ne doutent plus de l'asservissement de l'État à l'Église catholique. Le *Ku Klux Klan* d'Ontario, le pasteur Shields, le *Toronto Telegram*, *Le Devoir* et plusieurs membres de la Chambre des communes sont particulièrement virulents dans leurs attaques du petit périodique.

En fait, qu'était-il ? Quel but visait-il ? Qui en avait pris l'initiative ? *Nouvelles catholiques* était une simple feuille de quatre pages donnant « des informations d'intérêt particulier pour les catholiques sur la poursuite de la guerre: citation de paroles pontificales, extraits de déclarations ou d'allocutions par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, pensées éparées de penseurs et de philosophes catholiques, articles ou informations tirées de la presse catholique et ayant trait à la guerre, etc. ²⁴ ».

Son but, le rédacteur le résume dans le dernier numéro qui parut, le 16 août 1945: « Cette feuille, dit-il, s'est efforcée de montrer la part prise à la guerre par les catholiques des pays alliés et de mettre en lumière les problèmes spirituels soulevés par le conflit mondial ²⁵. » M. Frémont lui-même avait pris l'initiative de cette publication après en avoir discuté avec Son Exc. M^{sr} Vachon, archevêque d'Ottawa; il lui avait expliqué que semblable chose s'était faite en France avec d'heureux résultats. On voulut d'abord mettre ces *Nouvelles catholiques* sous l'égide de l'Université d'Ottawa, mais sans succès. Alors M. Claude Mélançon, le directeur en chef du *Service de l'Information*, en confia la pleine responsabilité à M. Frémont. Quand elle cesse de paraître, on rend à la petite feuille ce témoignage: « Nous pouvons dire que les *Nouvelles catholiques* ont pleinement réussi [...] (à atteindre leur but). Des citations autorisées, de fortes exhortations ont largement été diffusées [...] Reconnaissons que le rédacteur de cette publication a bien mérité de la cause qu'il a défendue ²⁶. »

D'Ottawa, M. Frémont collabore occasionnellement au quotidien *Le Canada*, de Montréal. Il en devient l'éditorialiste régulier peu après son arrivée dans la métropole; il le demeurera jusqu'en 1952, peu avant que *Le Canada* ne disparaisse de la scène journalistique. Et si l'on en juge par le titre de ses articles ou de ses éditoriaux, il demeure ce qu'il fut tout au long de sa carrière: « chef de file », « artisan de culture

²⁴ ANONYME, « Deux fanatismes s'accordent », *Le Canada*, 28 mai 1943.

²⁵ LA DIRECTION, *Nouvelles catholiques*, 16 août 1945.

²⁶ ANONYME, *Le Canada*, 6 septembre 1945.

nationale », mettant comme le dit si bien Robert Rumilly, « ses dons au service d'une doctrine et d'une œuvre, ce qui est le plus beau geste qu'un homme bien doué puisse accomplir ²⁷ ».

La France reconnaît les mérites du vaillant publiciste. Déjà, en 1928, elle lui octroyait le titre d'Officier d'Académie; en 1934, le Consul de France à Montréal ajoute à ce premier titre celui d'Officier de l'Instruction publique. En 1939, un décret du Président de la République française annonce la promotion de M. Frémont au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur pour ses longues années de dévouement à la cause française à l'étranger; en 1946, il recevra la Médaille de la Reconnaissance française en retour des services rendus aux Français, particulièrement durant la guerre. De leur côté, les membres de la Société Royale du Canada reconnaissent ses précieuses contributions dans le domaine des recherches historiques et l'élisent comme président en 1950. Ils rendent ainsi hommage « à ce journaliste courageux, à cet écrivain doué, à ce patriote qui mit toujours son talent à défendre la cause catholique et française ²⁸ », écrit *Le Canada* à cette occasion.

C'était bien là, en effet, le but qu'il s'était proposé en entrant dans le journalisme, et celui qu'il n'avait cessé de poursuivre tout au long de sa carrière. « Le journal catholique, écrivait-il un jour, voilà bien le moyen de lutte par excellence. C'est une arme défensive et offensive. Il découvre la stratégie de l'ennemi, démolit ses plans de bataille, repousse ses tentatives sournoises. Que l'adversaire cherche à pénétrer en dissolvant les mœurs, en ébranlant la famille, en calomniant le clergé ou en attaquant l'école, toujours le journal catholique est au poste, démasquant la tactique, déjouant les plans adverses [. . .] C'est aussi le journal catholique qui transmet aux combattants les mots d'ordre des chefs; c'est lui qui soutient et encourage les troupes sur quelque front qu'elles déploient leurs activités; c'est lui qui instruit tout en amusant, qui renseigne tout en distrayant ²⁹. »

Trente ans ont passé depuis son départ de l'Ouest canadien. Bien des systèmes ont changé, des structures ont croulé, des philosophies ont évolué. La langue n'est plus considérée comme gardienne de la foi: sa sphère propre est la culture, elle n'a rien à faire avec la religion! M. Frémont aurait-il su s'adapter à la mentalité actuelle? Aurait-il pu parler à ses lecteurs une langue plus séculière? Je n'en doute aucunement, car il savait fort à propos varier le ton et le style de ses articles d'après le sujet qu'il traitait, le but qu'il se proposait, ou la

²⁷ Robert RUMILLY, *Chefs de file*, éd. du Zodiaque, Montréal, 1934, p. 113.

²⁸ ANONYME, « A la présidence de la Société Royale du Canada », *Le Canada*, 8 juin 1950.

²⁹ D. FRÉMONT, « Le journal catholique », *La Liberté*, 2 août 1933.

tribune d'où il s'adressait à eux. Mais jamais, j'en suis convaincue, il n'aurait cessé de se vouloir, comme il l'a été toute sa vie, *journaliste catholique et français*.

Sœur Hélène CHAPUT, s.n.j.m., B.A., B.Éd., M.A.,
Professeur de méthodologie des sciences sociales,
Faculté d'Éducation,
Université du Manitoba.